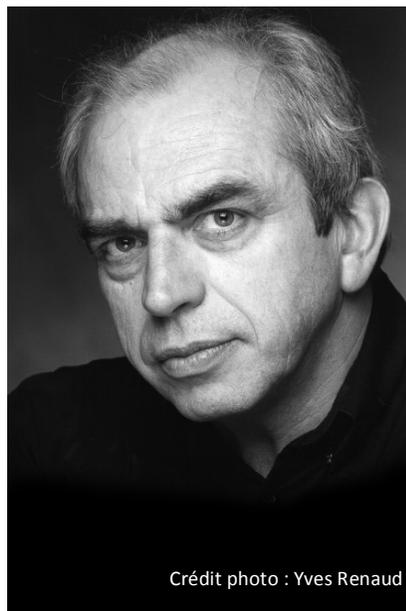


## LA LANGUE AU CŒUR DE L'HOMME

### Une entrevue avec Julien Poulin

Par Jean-Sébastien Ménard

Dans le cadre de notre campagne de valorisation de la langue française, j'ai discuté avec l'acteur Julien Poulin. Il a notamment incarné Elvis Gratton au grand et au petit écran, et a travaillé avec un grand nombre de cinéastes québécois, dont Pierre Falardeau, Podz, Denys Arcand, Paule Baillargeon, Rafaël Ouellet et Luc Picard.



Crédit photo : Yves Renaud

#### Julien Poulin, qu'est-ce que le français pour vous?

Ma langue va avec qui je suis. C'est mon identité. J'ai une date de naissance ainsi qu'une langue. Cette langue, je ne suis pas le seul à la parler. On est dans un coin d'Amérique où nous sommes quelques millions à la parler. L'identité, pour moi, est très reliée à ça. De plus, l'identité va avec l'histoire. Ma langue a une histoire. On doit être informé de l'histoire de notre langue pour être capable de la situer dans son contexte, de comprendre sa valeur et de connaître ceux qui ont persisté à la parler.

La langue, c'est très important pour pouvoir s'exprimer, s'affirmer et « posséder » les choses. Si on nomme les choses, on se les approprie. Dans notre identification, on les prend. En fait, les choses, si on les nomme, elles font partie de notre décor et de notre histoire. Avec une langue, on a une histoire, on a une culture, on a un groupe.

Pour moi, la langue française, c'est la langue maternelle. Ma mère, son nom de famille, c'est Martineau. Elle était un cas type du Québécois qu'on appelle « de souche » ou de « longue immigration ». Elle venait de la France. Mon père, c'est autre chose. Mon père,

sa mère était de descendance irlandaise et elle était citoyenne américaine. Elle n'avait pas sa citoyenneté canadienne et elle n'a jamais eu à la demander. Elle s'est mariée avec un francophone, mais à la maison, elle n'a jamais parlé français avec ses enfants. Quand mon père s'est marié avec ma mère – c'était dans le temps de la guerre, dans les années 1940 –, elle lui a demandé de ne pas parler anglais à la maison. C'était très important pour elle qu'il ne parle pas anglais à la maison. Cela a eu comme conséquence que je n'ai jamais communiqué en français avec ma grand-mère, que je n'ai vue que quelques fois. Quand mon père s'exprimait, ça paraissait qu'il avait des racines anglophones parce qu'il traduisait son français, commençant parfois ses phrases par un adverbe. Dans ce contexte, j'aurais pu être bilingue, comme certains copains de l'époque, qui passaient toujours d'une langue à l'autre lorsqu'ils parlaient, mais ça ne s'est pas produit.

Personnellement, je pense qu'il faut penser dans une langue. Je pense qu'il faut avoir une langue à soi, laquelle nous permet de vivre, de nous exprimer et de penser. À côté de la langue, il y a le mot « décider ». Si je décide, il faut que je réfléchisse. Il faut que je puisse arriver à faire une synthèse dans ma pensée pour arriver à décider. La langue est absolument liée à ce pouvoir de possession, de décision. La langue est liée à la culture et à l'histoire. Ce n'est pas quelque chose de désincarné.

**Pouvez-vous nous parler de votre parcours, plus particulièrement des études et du chemin qui vous a mené vers le théâtre et le cinéma?**

Quand j'étais jeune, je suis allé étudier dans un séminaire, au Collège de Montréal. Je viens d'un quartier ouvrier de l'est de Montréal, et la meilleure façon que ma mère avait trouvée pour que je puisse étudier, c'était de m'envoyer au séminaire où on allait me préparer à devenir prêtre. Dès le départ, je savais que je n'allais pas et que je n'avais pas à devenir prêtre. J'allais là pour étudier. Pour ma mère, les études, c'était très important. Elle me disait toujours qu'elle regrettait ne pas être allée à l'école assez longtemps. Pourtant, elle écrivait, elle me corrigeait, elle m'aidait dans mes textes et elle ne faisait jamais de fautes d'orthographe. Il y a quelque chose dans notre histoire, dans l'enseignement, à ce sujet, qui est significatif...

À l'époque, je ne pensais pas devenir acteur. Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de cinéma au Québec dans ces temps. On n'avait pas beaucoup de modèles. On avait des documentaires et quelques films, comme *Aurore*, *l'enfant martyr*, mais les gens qui faisaient du cinéma, à cette époque, parlaient souvent avec un accent emprunté...

C'est un moine qui m'a donné le goût de devenir acteur. Ce dernier, pour me punir – parce que j'étais un élève indiscipliné –, m'a obligé, à un certain moment, à faire un numéro comique sur scène lors du spectacle de fin d'année. Cela a réveillé quelque chose en moi. Je m'explique : ma mère écoutait les téléthéâtres de Radio-Canada à l'époque. Moi, je m'assois à côté d'elle, le dimanche soir. Ça me permettait de veiller tard. Alors, j'écoutais ça avec elle... Quand le moine m'a puni en m'obligeant à monter sur scène, ça a réveillé ça, et je me suis retrouvé à aimer ça. Le théâtre nourrissait beaucoup mon imaginaire. J'avais besoin de laisser vivre mon imaginaire, parce que c'était peut-être un peu trop gris autour de moi... Le théâtre m'a permis de rêver, de vivre, de souffler, d'aller dans des mondes, des univers différents...

Normalement, j'aurais fait des études en théâtre, mais au moment où j'ai voulu me présenter pour faire des auditions... C'était en 1968. Ici, les professeurs étaient des Français. On était encore colonisé en quelque part. Le théâtre d'ici se faisait dans un français qui ne ressemblait pas aux *Belles-sœurs*... Moi, je n'ai pas fait mon audition. On contestait, c'était bordélique. Pour faire du théâtre, on partait nos groupes et nos trucs, puis on survivait avec ça. C'est ça que j'ai fait. C'est sûr qu'un jeune, maintenant, je lui conseillerais de faire son cours, tout en s'avisant à rester lui-même, avec ses particularités. Parce que, évidemment, à un moment donné, dans ta vie professionnelle, ça aide.

### **Pouvez-vous nous parler de vos débuts au théâtre avec Paul Buissonneau?**

Paul Buissonneau donnait des ateliers de théâtre et aidait les jeunes troupes dans leur production. En 1965, moi et d'autres étudiants, on est allé le voir et il est venu nous aider à monter une pièce au collège. Il venait nous voir au moins une fois par semaine. Il devait voir qu'on aimait beaucoup ça.

Après cette expérience, il m'a demandé si je voulais aller faire « La Roulotte », un théâtre ambulant<sup>1</sup>. J'ai commencé avec lui. Il faisait de la pantomime. C'était un maître de pantomime.

Il a été très important dans ma vie. C'était un mentor. Ça a été mon prof.

---

<sup>1</sup> Voir <http://laroulotte.ca/le-projet/historique/>

**C'était l'époque de l'Osstidcho, d'Octobre, de la montée du nationalisme, de la naissance du PQ... une époque effervescente... Comment l'avez-vous traversé, cette époque?**

J'étais un jeune engagé. Dans tous mes projets, j'étais engagé. J'y allais avec flamme. Ça m'interpellait. J'ai participé à toutes sortes d'événements et de groupes politiques. Le « Printemps érable » m'a fait penser à cette effervescence. C'est important de descendre dans la rue, de faire entendre ses revendications. J'ai aimé voir comment les jeunes ont réagi à ce moment-là, même si je ne sais pas quand ils vont le faire, la prochaine fois. En 2012, ils ont pris la parole. C'est à peu près le seul pouvoir qu'il nous reste... Si on n'est pas d'accord avec des choses ou si on veut améliorer le monde, il faut aller dans la rue et se faire entendre; pas tout casser, se faire entendre. C'est important.

**Est-ce que votre rapport à la langue a changé au fil des ans, de l'adolescence à aujourd'hui?**

Je pense que, maintenant, à mon âge – j'ai 70 ans –, je fais plus attention. Je m'efforce de choisir le mot le plus précis possible pour m'exprimer. Ce n'est pas inné. Pourtant, je suis allé dans un collège où les exigences, par rapport à langue, étaient très strictes... Je fais très attention, je cherche tout le temps le bon mot. C'est comme un jeu pour moi, trouver le vrai mot, le vrai verbe. Parfois, ça crée des moments d'hésitation dans une conversation. Dans ces cas, ça ne m'aide pas toujours de chercher mes mots, alors je parle avec mes tripes.

Venant d'un quartier populaire et ouvrier, ça fait partie de moi. J'ai toujours eu l'impression que les gens autour de moi, où je suis né, parlaient avec leurs tripes. Ils parlaient une langue de cris, une langue d'émotions, remplie de pleurs, de bonheur... une langue où, quand on est très ému ou très amoureux, les mots s'enfargent... Moi, c'est ce que j'ai connu. Dans mon monde, on parlait un langage de tripes et je l'ai toujours porté en moi. Ça, ça ne change pas trop. Quand je m'exprime, j'utilise ce langage, mais je m'efforce de bien articuler. Par exemple, je vais dire *toi*. Je vais dire « Comment tu t'appelles? ». Je ne vais pas « sortir » le *toé* parce que je parle avec un gars qui « arrange » mes pneus. Non, ça, il faut faire un pas, parce que c'est colonisé. C'est important qu'on s'articule, qu'on trouve et qu'on utilise les vrais mots, les bons mots.

Dans ma jeunesse, on employait, par défaut, beaucoup de mots qui étaient anglais, comme « parking » et « Kleenex ». Si on voulait faire venir la remorqueuse, on nommait le nom de la compagnie anglophone, la AOA. C'était souvent fait par ignorance, les gens

ne connaissaient pas les mots français. De nos jours, ça m'horripile, parce qu'il y a des gens qui continuent à faire ça tout en connaissant le mot en français. Je ne comprends pas ça. Je ne trouve pas ça heureux, ça me fait peur.

Employer le bon mot et le mot français, c'est important. D'ailleurs, au Québec, quand il n'y a pas de mot pour désigner une nouvelle réalité qui existe dans une autre langue, on en invente un. Aussitôt qu'il y a une nouvelle technologie ou un nouveau produit, par exemple, on trouve le mot français. Il faut que ça se fasse rapidement pour ne pas laisser le temps au mot anglais de prendre la place dans l'usage. Il y a des fois, comme avec « courriel », où ça fonctionne, mais d'autres fois, comme avec la « racinette » pour parler de la « root beer », où ce n'est pas le cas... On emploie aussi beaucoup de beaux mots au Québec, comme « maringouin »...

Quand je pense à mon père, je me souviens que, lui, il fallait qu'il travaille en anglais. Il y était obligé. Il devait baisser la tête. S'il voulait que les choses opèrent, il devait parler en anglais. De nos jours, ça a changé...

### **Pouvez-vous nous parler de vos premières collaborations avec Pierre Falardeau?**

Pierre et moi, on s'est connus alors qu'on avait 12 ans. On allait au même collège, on a assisté à un tas de trucs ensemble : à la naissance du RIN, à la montée du nationalisme... Ça nous interpellait, contrairement à beaucoup de gens de l'époque, dont mon père...

Mon père, quand il me voyait impliqué, il me disait que j'étais un communiste. Pour beaucoup de Québécois, à l'époque, tout ce qui tournait autour de la mouvance nationaliste était associé au communisme. Évidemment, la révolution cubaine de Fidel Castro, ça ne faisait pas tellement longtemps que ça s'était produit. C'était dans les mémoires. Cuba, c'était en 1959. J'ai regardé ça, à la télévision, avec mon père. Lui, il avait les yeux horrifiés de voir ça mais moi, tranquillement, ça m'a fasciné et habité de voir des gens prendre possession de leur pays. L'Algérie, c'était en 1962. Ça me parlait. De nos jours, les jeunes en ont vu, des pays naître. Ils savent que c'est possible, que ce n'est pas parce qu'un pays, ça ne se fait plus...

Pierre... Je lui ai fait faire du théâtre au collège...

Après notre passage au séminaire, moi, j'ai continué sur ce chemin. J'ai fait du théâtre, même si, dans ma famille, ils auraient bien aimé que je fasse « col blanc » ou administrateur... J'ai choisi de faire du théâtre en québécois, dans notre langue. J'ai monté des spectacles à tendance sociale, j'ai formé des troupes, j'ai été professeur

d'expression dramatique, animateur de centre culturel... Et dans tout ça, l'engagement historique et politique a toujours été présent. C'était inclus, instinctif... C'est quelque chose que j'ai choisi d'intégrer à mon travail.

À l'époque, j'ai aussi commencé à être acteur au cinéma. Les cinéastes québécois de l'époque venaient du documentaire. Quand ils ont commencé à faire du cinéma de fiction, ils ne cherchaient pas nécessairement des gars qui en étaient de théâtre, et dont la voix portait loin et déposait le mot au fond de la salle. Ces acteurs-là, les réalisateurs ne savaient pas trop quoi en faire. Ils portaient leur cinéma de fiction du documentaire, ce qui est d'une grande valeur et d'une grande richesse. Ils ont choisi de prendre des gars qui voulaient faire du théâtre et du cinéma tout en parlant québécois avec émotion; des gens qui pouvaient mettre une vitalité documentaire dans les personnages. C'est comme ça que j'ai commencé à faire du cinéma. Il faut se rappeler qu'à l'époque, contrairement à aujourd'hui, on n'avait pas une grande histoire cinématographique au Québec. Moi, mon modèle, c'était Marlon Brando. Aujourd'hui, un jeune peut avoir Claude Legault comme modèle. Et puis, nos films, nos téléseries, on en a des modèles maintenant... À l'époque, c'était autre chose.

Pierre Falardeau, lui, il est allé étudier en anthropologie à l'université. On s'est retrouvés après ses études. Il m'a montré ses intérêts, et m'a fait découvrir et mieux connaître le cinéma documentaire et ethnographique. Ensemble, on a commencé à faire des films. On faisait tout de A à Z. Quand le film était fini, on le distribuait de manière « clandestine » en le diffusant et en invitant le public à venir voir notre travail. On prenait notre équipement au Vidéographe<sup>2</sup>, qui en prêtait aux jeunes. Le matériel était gros et lourd, mais ce n'était pas intimidant. C'était fantastique. C'était un peu comme notre *iPhone* de l'époque qui nous permettait de tout faire : de filmer, de monter, puis de distribuer nos œuvres... C'est comme ça qu'on a commencé.

**Pouvez-vous nous parler du poème, « Speak White », de Michèle Lalonde, que vous avez mis en images dans le film du même nom<sup>3</sup>? Vous parle-t-il encore aujourd'hui?**

Je viens de relire « Speak White »<sup>4</sup>. C'est très actuel, mais en le lisant, au lieu de penser aux Anglais, j'ai pensé aux francophones et aux dirigeants francophones, comme

---

<sup>2</sup> Voir <http://www.vittheque.com/tabid/170/language/fr-ca/default.aspx>

<sup>3</sup> Voir [https://www.onf.ca/film/speak\\_white/](https://www.onf.ca/film/speak_white/) (Film qui met en images le poème de Michèle Lalonde).

<sup>4</sup> Expression péjorative utilisée par des anglophones pour inciter les francophones à parler l'anglais, la langue des patrons...

Philippe Couillard, qui disent « Speak White » à des francophones, qui disent que c'est malheureux, pour un immigrant, d'avoir à apprendre le français quand, sur le marché du travail, les emplois sont en anglais. C'est horrifant!

« Speak White »... C'est très important à connaître, à savoir et à remettre dans son contexte.

À 20 ans, personnellement, je me suis fait dire « Speak White » chez Eaton. Ça a un sens...

**Trouvez-vous que la situation linguistique des Québécois s'est améliorée depuis les années 1970?**

En quelque part, je dirais oui. La Loi 101 a été importante et primordiale. J'ai un fils qui a 24 ans. Quand il était plus jeune, pour lui expliquer un peu notre situation linguistique et notre passé, je l'ai amené voir le film *Maurice Richard*<sup>5</sup>. Maurice Richard, c'était un héros muet. Les choses ont évolué depuis cette époque, mais il ne faut pas toucher à la Loi 101. Il faut se battre si on y touche... pour tous les Québécois.

**Pouvez-vous nous parler de création et de la critique sociale derrière *Elvis Gratton*<sup>6</sup>? Quelle était votre intention, à vous et à Pierre Falardeau, lorsque vous avez créé ce personnage et écrit le scénario?**

C'est une caricature dans le sens rabelaisien, une réponse au référendum de 1980. C'est curieux que ça ait persisté... Au début des années 1980, les Français avaient un personnage de Beauf, le gros dégueulasse, de Reiser. Il avait une couche et tu lui voyais une couille qui pendait. C'était un « beauf ». Nous, au niveau de la caricature, il y avait un vide. On a essayé de le combler avec Elvis Gratton. Ce que je trouve intéressant, dans tout ça, c'est qu'on reconnaît ce personnage dans notre famille, dans notre voisinage. Il a des racines. Je me suis souvent demandé, humblement, si le personnage aurait été autant aimé si ce n'était pas moi qui l'avais joué... Si on avait pris un autre comédien, peut-être que le personnage aurait été haï.

---

<sup>5</sup> Voir <http://cinemaquebecois.telequebec.tv/#/Films/248/Default.aspx>

<sup>6</sup> Voir <http://ici.radio-canada.ca/premiere/premiereplus/arts/p/62527/le-phenomene-elvis-grattoni>

**Personnellement, j'ai tout le temps vu un parallèle entre *Elvis Gratton* et *Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet. Je trouve que *Tartarin*, c'est une critique sociale des Français. Tous les travers des Français s'y retrouvent, mais le personnage est quand même sympathique...**

Louis Corneillier, professeur de littérature au cégep de Joliette et chroniqueur au *Devoir*, a déjà écrit qu'Elvis Gratton, c'est un bourgeois gentilhomme<sup>7</sup>. Molière, tu peux l'enseigner, mais *Elvis Gratton*... c'est comme si on lève la jupe sur quelque chose...

**C'est une critique de la société... Personnellement, j'utilise *Elvis Gratton* dans mes cours de littérature québécoise, particulièrement l'extrait où le personnage est dans un avion et tente de se présenter, sans y parvenir. Il ne sait pas qui il est. Il ne sait pas s'il est Québécois, Canadien ou Canadien français ou autre chose... Ça fait rire les étudiants, mais il faut se rappeler qu'on est un des seuls pays au monde où, sans vivre de guerre ou de révolution sanglante, en l'espace de quelques années, on a changé de nom, passant de Canadien français à Québécois. Et puis, il y a des gens qui, comme Elvis, étaient tout mêlés, qui ne savaient plus comment se présenter, des gens qui étaient incapables de dire qui ils étaient. Il faut prendre conscience de ça.**

Je vais vous raconter une anecdote. Vous savez, *Elvis Gratton*, c'était écrit. Ce n'était pas improvisé – contrairement à ce que certains ont affirmé à l'époque. Tout a été écrit, répété et encore répété. Au départ, on a créé *Elvis Gratton* pour participer à un concours. Pierre voulait qu'on présente quelque chose. Dans le temps, il y avait les personnages d'Elvis qui passaient à TVA... Elvis Allaire, Elvis Gagnon... C'était de la folie. Alors moi, j'ai pensé à un gars qui travaillait dans un parking d'université, une espèce de petit gros *nobody*... triste. Je trouvais ça triste parce qu'il regardait les étudiants sortir, il leur donnait les tickets de parking et il les regardait. Puis, le soir, il allait dans un bar et il prenait une petite bière. Puis, dans le bar, il a commencé à faire des imitations d'Elvis... Comme si, pour réussir, nous autres, il fallait être quelqu'un d'autre. C'est ça, l'idée. C'était triste, vraiment triste, l'histoire.

C'est Pierre Falardeau qui a amené la comédie, parce qu'il trouvait, premièrement, que j'étais un gars drôle, un gars gauche. J'avais fait des trucs avec Paul Buissonneau, des clowneries et des bouffonneries. Je faisais de la pantomime. J'étais clown, un peu. Pierre a ajouté la comédie au projet. On s'entend, *Elvis*, c'est comique, oui et non... En fait, j'ai déjà dit à un gars que je ne le trouvais pas comique, le personnage. Entre vous

---

<sup>7</sup> Voir <http://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo/462910/le-devoir-de-litterature-elvis-gratton-un-bourgeois-gentilhomme>

et moi, quand on le voit se débattre avec sa chaise et qu'on voit à quel point il est gauche, c'est comique. Mais, c'est la situation qui est comique, pas le personnage. Le personnage, lui, est tragique.

On en voit parmi nous des gens qui parlent n'importe comment, qui disent n'importe quoi sans avoir une opinion développée... Elvis Gratton, c'est quelqu'un qui dit des clichés et qui n'est pas capable de vivre en son nom! C'est incroyable, quand on y pense.

C'est intéressant de l'utiliser dans des cours, comme outil, pour discuter et pour faire réfléchir. On peut l'utiliser comme on peut utiliser *Tartarin de Tarascon* et le *Bourgeois gentilhomme*. Ce sont des caricatures qui font rire et qui font réfléchir.

### **Pouvez-vous nous parler de Pierre Falardeau et des films que vous avez faits avec lui?**

Pour moi, Pierre Falardeau était d'abord un pamphlétaire. Il était plus fort quand il écrivait. Ses écrits, comme *La liberté est une marque de yogourt*, ça frappe!

Pierre était respectueux de ma connaissance du cinéma et de mon goût pour la répétition. Il me laissait essayer des trucs avant de tourner. Avec lui, j'étais impliqué dans les projets.

Je vais vous donner un exemple. Quand Francis Simard, le felquiste, est sorti de prison, on est allés à sa rencontre tourner un documentaire. Moi, j'étais preneur de son et Pierre était caméraman. Francis nous a raconté la mort de Pierre Laporte et tout ce qui a mené à la crise d'Octobre. Ça a duré cinq jours. C'est à partir de ça que le film *Octobre* a été conçu. Le film *Le Party*, c'est une autre histoire que Francis nous a racontée, une histoire qu'il a vécue quand il était en prison. Moi, dès le départ, je voulais le rôle de Boyer. Quand on a des occasions comme celles-là, en tant qu'acteur, on les saisit. Le rôle que j'ai eu dans ce film est un beau souvenir, parce que j'ai amené quelque chose au personnage. En fait, ce qui est amusant dans mon métier, c'est quand on peut communiquer avec un réalisateur et qu'on peut lui suggérer des choses, qu'on peut essayer des choses.

En tant qu'acteur, ça a été difficile pour moi, par moments, parce qu'on me voyait toujours en Elvis. Même Pierre était prisonnier du fait que j'avais fait *Elvis*... Je ne peux pas dire qu'*Elvis*, c'est la plus belle chose que j'ai faite dans ma vie, mais je peux dire que ce que j'ai aimé dans *Elvis*, c'est que j'étais impliqué de A à Z. Pour un acteur, c'est une richesse inouïe.

**Pierre Falardeau parlait souvent de « colonisés » lorsqu’il parlait des Québécois. Que voulait-il dire par cela? Faisait-il référence à l’essai d’Albert Memmi?**

Les livres d’Albert Memmi<sup>8</sup> étaient sur la table. Moi, je l’ai étudié parce que Pierre a étudié en anthropologie. Dans son ouvrage sur la décolonisation, il a fait un chapitre sur le Québécois colonisé<sup>9</sup>. Ça m’a marqué.

**Qui sont vos auteurs/cinéastes favoris et pourquoi?**

Je ne peux pas répondre à ça. Il y en a trop. Je suis un grand lecteur, et chaque année, ma liste s’allonge. Même chose pour les films, je suis un grand cinéphile. Je regarde beaucoup de films. Ces temps-ci, je regarde beaucoup TFO<sup>10</sup>, la télévision francophone ontarienne, parce qu’on y diffuse tous les jours beaucoup de films très intéressants, des perles...

On a beaucoup parlé de Pierre Falardeau... Il y a un autre Pierre qui m’a beaucoup marqué dans la vie : Pierre Bourgault<sup>11</sup>. J’ai toujours aimé comment il articulait sa pensée, comment il parlait en français.

**Si vous aviez un message à transmettre aux jeunes, par rapport à la langue et à la culture, quel serait-il?**

J’évite des mots qui ne pourraient être que des mots vides... comme le font les politiciens.

Je pense à mon père et je dirais aux jeunes : « Vivre debout ». Et c’est ce que je dis toujours à mon fils, le mot « debout » dans le sens d’être fier de ce qu’on est. On a le droit d’être ce qu’on est. Il faut s’assumer et vivre debout, être fier de ce qu’on est et de ce qu’on accomplit, et de ce qu’on peut accomplir. Il faut assumer ce qu’on est et respirer à travers ça.

---

<sup>8</sup> Les thèses d’Albert Memmi ont influencé plusieurs penseurs québécois, dont les gens qui enrouraient la revue *Parti pris*. Voir <http://revuepostures.com/fr/articles/constant-20>

<sup>9</sup> Voir Albert Memmi, *Portrait du colonisé précédé de portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1957.

<sup>10</sup> Voir <http://www.tfo.org/fr/videos/plus/accueil-films>

<sup>11</sup> Voir [http://agora.qc.ca/dossiers/pierre\\_bourgault](http://agora.qc.ca/dossiers/pierre_bourgault)

À l'époque du nationalisme, on disait qu'on voulait l'indépendance, qu'on voulait faire un pays... mais comment est-ce qu'on fait ça, un pays? Comment est-ce qu'on bâtit ça? Pourrait-on en bâtir un d'une autre manière que nous, on l'avait envisagé à l'époque? Le faire autrement qu'avec une frontière et une armée?

Les jeunes doivent prendre la parole.